

**Denis
Lachaud**

**Prenez
l'avion**

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

L'avion vient de tomber. Tout n'est plus que débris et silence.

Un homme sort de la carlingue éventrée, aperçoit Lindsay qui, comme lui, semble avoir survécu, et s'empresse de lui porter secours.

Lentement ces deux êtres s'enfoncent dans la forêt, se soutiennent, tentent d'éloigner cet enfer qui ne les quittera plus.

Après de longues heures de marche les secours arrivent enfin, épuisé l'homme perd connaissance en laissant Lindsay face au présent d'une vie à jamais modifiée. Mais la peur partagée est un lien singulier, une dépendance qui vous attache à l'autre sans la moindre mise en scène, le moindre échange, sans la moindre séduction préalable. Et si Lindsay joue la comédie depuis de nombreuses années sur les scènes londoniennes, si sa quarantaine l'autorise parfois à entrevoir les arcanes du désir, le destin cette fois a placé sous ses pieds un drôle d'échiquier sans masque ni parade et sans texte étudié.

Prendre le train, traverser la Manche, rejoindre l'homme de la forêt, cet étranger intime, celui qui saura comprendre l'enjeu de cette chance ultime : avoir survécu. Tel est le projet de Lindsay.

Un roman dans lequel la peur est soudain dans l'œil du cyclone puis de nouveau s'appriivoise à travers le regard d'un personnage haut en couleur, tendre et excessif comme un enfant ayant perçu le sens de la vie et l'espoir de grandir.

DENIS LACHAUD

Denis Lachaud écrit pour le théâtre et le cinéma. Il est auteur associé au Centre dramatique national d'Orléans/Loiret/Centre. Prenez l'avion est son cinquième roman.

DU MÊME AUTEUR

J'APPRENDS L'ALLEMAND, Actes Sud, 1998 ; Babel n° 406 ; Babel J.

LA FORME PROFONDE, Actes Sud, 2000 ; Babel n° 568.

HETERO suivi de *MA FORÊT FANTÔME*, Actes Sud-Papiers, 2003.

COMME PERSONNE, Actes Sud, 2003 ; Babel n° 641.

LE VRAI EST AU COFFRE, Actes Sud, 2005 ; Babel n° 934.

FOOT FOOT FOOT, Actes Sud Junior, 2007.

MOI ET MA BOUCHE, Actes Sud-Papiers / Heyoka Jeunesse, 2008.

FÉES DIVERSES (ouvrage collectif, La Forge), Dumerchez, 2008.

© ACTES SUD, 2009

ISBN 978-2-330-02997-5

DENIS LACHAUD

Prenez l'avion

roman

ACTES SUD

Je suis en vie. Ce léger mouvement qui m'anime est ma respiration, la preuve que mon cœur bat dans sa cage. Je me redresse lentement, me défroisse, me déplie, me colle au dossier de mon siège, ouvre les yeux. Devant moi, les fauteuils se sont volatilisés au profit d'une souche d'arbre déterrée. Face aux racines, je me penche sur mon cas. Mon bras gauche sort de mon ventre, mon coude gauche a transpercé mon côté gauche, je saigne, un accoudoir cassé gît sur mes cuisses, non non ce n'est pas mon coude gauche qui a traversé mon côté gauche, c'est l'accoudoir, pourtant je ne sens rien, aucune douleur. Je suis calme, je respire calmement. Ma tête tourne. Je la suis. Je tourne la tête. A ma droite et à ma gauche, de l'herbe. A ma gauche, tout au bout de ma rangée, la rangée 38, l'herbe brûle. A ma droite, au-delà de mon voisin américain très discret dont le tronc, les bras et la tête ont disparu avec le dossier, je vois de l'herbe grasse et fraîche, une herbe folle de petite clairière. Réveille-toi Feather, réveille tes jambes, tu as survécu, par le plus grand des hasards toi, tu as survécu et maintenant, si tu restes là, tu vas rôtir. Tu auras survécu au plus extravagant et finiras bêtement. Cesse de regarder ce qui reste de ton voisin, maintenant que tu te sais en vie, cesse de chercher

des preuves de ton sursis, tu ne lis rien sur cette paire de jambes orphelines, tu n'apprends rien de leur immobilité, de ce bassin qui émerge du bermuda prune, de cette colonne vertébrale coupée net, de ce rein qui traîne, arrête, tu n'apprendras rien de l'absence de tronc, de tête ou de bras. Oublie le voisin. Ses jambes ne te servent à rien. Lâche-les. Laisse-les partir. Ne t'enfouis pas. Enfuis-toi. Frotte tes yeux, détache ta ceinture, lève-toi, appuie-toi où tu peux avec ton bras droit, oublie ton bras gauche, la main ne sait plus s'appuyer, elle pend, appuie-toi là, sur l'accoudoir valide, faufile-toi le long des racines à nu, respire, la terre est humide, fais attention à ne pas te couper avec tout ce qui dépasse, tous ces bords tranchants et hostiles qui t'entourent, pars à droite, enjambe les jambes mortes du voisin américain, ne regarde pas trop ce que tu enjambe, n'enregistre pas, enregistre le moins possible ce que tu vois et éloigne-toi, aussi vite que le permet ton pauvre corps effrayé...

Mais les cris...

Il y a les cris...

Je ne peux pas m'éloigner. Je ne peux rien pour ces gens, je ne peux rien pour eux, pas même les appeler, les encourager à sortir, à se traîner au-dehors, à tout jeter dans cette dernière bataille, je ne peux que rester et les entendre, bêtement les écouter s'éteindre en attendant les secours qui ne viennent pas, d'où viendront-ils ? du ciel ? apparaîtront-ils entre les arbres de la forêt, là devant ? où sommes-nous ? où sommes-nous tombés ? dans quel pays ? quelle infrastructure ? ont-ils des hélicoptères ? des hôpitaux ?

Je suis dehors. Je ne brûlerai pas. J'ai tant bien que mal posé dix-neuf fois un pied devant l'autre, je me laisse tomber dans l'herbe, je ne peux plus avancer, ma jambe gauche fonctionne mal, se dérobe à chaque pas, elle ne fonctionne plus, je n'ai plus assez de jambes pour avancer. J'entends les cris et le feu crépite, j'aimerais fermer les yeux mais je me le refuse, fermer les yeux, ouvrir à la mort, je refuse, continue à sélectionner ce que tu vois, le vent dans les herbes folles, oui, tu peux observer cela, les arbres qui tremblent en vagues derrière l'incendie, oui, il fait beau derrière la fumée, oui, derrière la fumée la vie continue, oui, tu peux te dire cela, le soleil brille de mille feux, quelques nuages épars seulement pour une température avoisinant les trente-cinq degrés, regarde ces hublots poussiéreux, ce morceau d'aile planté là-bas, ce morceau de tôle tordue qui s'est arraché à l'ensemble, oui, regarde ce réacteur, ton fauteuil vide, à peine taché, intact si ce n'est l'accoudoir gauche arraché, ton fauteuil comme neuf dans l'ombre de la carlingue éventrée, les jambes orphelines du voisin américain, de belles jambes musclées encore jeunes dépassant du short, poils souples et soyeux, légèrement roux, oui, passe encore, tu les connais déjà, ces jambes, mais évite le reste, tout le reste, car il faudra mettre des mots sur tout ce que tu auras vu, tu le sais déjà, ce sera obligatoire, des mots écoeurants, obsédants, il te faudra inventer les phrases pour dire tout ce que tu auras vu, il te faudra prendre le temps de les dire, il faudra que quelqu'un se dévoue pour t'écouter alors débrouille-toi pour en voir le moins possible, ne regarde pas les rangs de devant, cet enchevêtrement de fauteuils occupés, disséminés par groupes, par tas, tous ces corps à l'air libre, ne regarde pas ces pauvres gens que

tu reconnais pour les avoir vus s'aligner dans la salle d'embarquement, pressés de poser le pied dans le cercueil, le Boeing de Ferguson Air, des inconnus, tes frères et sœurs d'infortune... Mais tu ne peux t'empêcher de poser ton regard sur ce mélange de chairs à demi calcinées, fondues dans la mousse des fauteuils, tu veux regarder, c'est irrépessible, tu as besoin de regarder le vieux couple souriant, le jeune couple bien habillé, leurs deux gosses énervés, le surfeur, le vacancier français au ventre rond, la jeune fille à la robe rouge, en bouillie, tous, visages figés dans la terreur, tu détailles tout, rien ne les a sauvés, ni la peur, ni la volonté de vivre, ni le hasard, leur mort te détruit en partie, tu baisses les yeux et tu reconnais la tête du gentil steward, sectionnée, posée sur un sac *duty-free*, les yeux fermés, paisible, comme endormi. Ce radeau médusé n'a plus rien d'humain et c'est pour cela que tu as besoin de voir, tu veux découvrir ce que tu ne connais pas encore.

Entrez vite dans ma mémoire.

Prenez vos aises.

Parlez-moi, dites-moi ce qu'il faut savoir de vous avant que la vie des vivants ne me rattrape.

Les cris faiblissent lentement, au secours, aidez-nous, aidez-les, les cris cessent, plus d'énergie. Un homme sort de la queue. Il enjambe mon voisin américain. Le mouvement existe encore. Une fontaine de sang à demi séché relie le sommet de son crâne à sa chemise déchirée. Nous sommes deux. Le hasard me donne cet homme. Il a chaud, sa poitrine luit, il s'avance en chaussettes. Voilà un homme qui, comme moi, enlève ses chaussures pour voyager, un homme qui laisse le loisir à ses pieds de gonfler en vol. Il marche avec précaution, il est beau, vive la vie, si fragile dans ses

chaussettes à damier noir et blanc, je souris, je pleure, je lui fais signe, je soulève ma main droite et la secoue, ma seule main, une main gourde, je l'appelle, Hey !, comment ne l'ai-je pas repéré avant, dans la salle d'embarquement, dans l'avion, où était-il assis cet homme ?, c'est Cary Grant jeune, il se dirige vers moi, il s'arrête, nous nous regardons, il fronce les sourcils, concentré sur un effort dont je ne sais rien, peut-être l'effort de vivre, me dis-je, l'effort de choisir la vie, l'effort de survivre en attendant les secours... Il ramasse un morceau de tissu et garrotte ma jambe droite au-dessus du genou, c'est mon mollet, je n'avais pas remarqué, ça coule à flots, je m'en vais, adieu, je tombe comme Alice dans un trou que je n'avais pas imaginé, je n'y rencontre personne, pas un chat, le néant.

Dans la fumée, le crépitement innocent d'un feu, un homme s'est agenouillé devant moi. Ses chaudes, ses douces mains sont posées sur mes épaules. Il me secoue, sourcils froncés. Il a emmitouflé mon mollet dans un morceau de tissu, du madras. Il a emprunté un paréo en madras à une valise qui vomit ses effets près de nous. Cet homme, c'est Cary Grant jeune, celui qui séduit Audrey Hepburn, oui je me souviens, il est sorti de l'avion par le même passage que moi, mon mollet est déchiré, mon côté gauche percé, le temps ne passe pas, cet avion en pièces est toujours là, je voudrais autre chose, tellement. L'homme souhaite que je me lève et en effet l'incendie progresse, il faut s'éloigner, me dis-je, tout s'est embrasé à présent, la queue aussi s'est embrasée, les cris ont cessé, rassemble tout ce que tu peux rassembler et lève-toi encore, Feather, accompagne cet homme où il veut t'emmener, il a sûrement une bonne idée, pose ton genou valide, pousse sur ton pied.

Nous nous tenons, nous nous retournons, nous nous éloignons. Nous respirons très vite. Je me tiens à toi, Emmanuel, je ne connais pas encore ton nom mais déjà je me tiens à toi, je découvre la chaleur de ta peau, sa blancheur, j'ai glissé la main sur toi et me tiens à ta taille, je cale mon

avant-bras sur ta ceinture, je me réfugie dans ton odeur qui m'isole, tu sens fort, un mélange de cette sueur âcre vomie des pores par la peur et de cette transpiration plus douce, plus naturelle, plus paisible, plus récente, simplement logiquement normalement déclenchée par la chaleur depuis que nous avons repris contact avec la terre ferme, depuis que la carlingue a cessé de se disloquer en épuisant son énergie cinétique, depuis que plus rien ne bouge, depuis que nous survivons. Il faut s'éloigner. Si maintenant la forêt brûle, si la forêt prend, nous sommes cuits. Je ne veux pas mourir. Tant de temps depuis mon dernier coup de foudre, six ans, sept ans, tant d'années sans. Je ne veux pas que tu meures Cary Grant, je ne veux pas mourir, ton odeur oxygène ma bulle de survie. Nous allons passer à travers cette forêt, nous finirons par trouver une piste, une route, nous ferons de grands signes, quelqu'un s'arrêtera, mesurant notre détresse extrême. Il nous conduira vers un complexe hospitalier tout neuf où nous serons pris en charge par une cohorte de pyjamas bleu ciel formés en Occident qui, tout en se lançant dans une première évaluation de nos états respectifs, trouvera les mots qui rassurent, les mots qui plongent le cœur et le ventre dans un bain de confiance débonnaire.

Quelques branches nous frôlent au passage. Un babouin descend nous chercher des poux. Tu le chasses d'une gentille claque. Un serpent vert fluo se faufile en silence le long d'un tronc. Il lance sa langue fourchue sur l'écorce pour reconnaître le terrain. Tu le toises et l'ignores. La progression est ardue, il nous faut enjamber de grosses racines, éviter les lianes à croche-pied, les flaques glauques et suspectes. Le crash s'évapore, l'incendie s'éloigne mais les cadavres battent encore la

chamade dans ma poitrine et sur mes tempes. Heureusement tu es là, tu es là, tu es là, si je ne meurs pas de soulagement je vivrai, avançons, et si c'était l'amour, si au milieu des arbres, des débris, des vies qui s'enfuient, c'était l'amour, j'en ai tellement envie, j'ai envie de l'amour, je le mérite, je mérite l'amour, après tout ce que j'ai enduré et après ce que je viens de subir je mérite l'amour, je veux y croire, je veux y croire de nouveau, j'y crois.

D'où nous vient toute cette énergie, d'où tirons-nous notre énergie, toi et moi, l'énergie de progresser sous la canopée, si ce n'est de l'amour ?

En cette minute, Feather, tu sais tout car tout est simple. Le lien qui t'unit à cet homme te donne une force inimaginable et quand cet homme tourne la tête vers toi tu lis dans son regard qu'il en sait aussi long que toi, il sait qu'en cette minute vous êtes ensemble, que lui et toi constituez une entité singulière, invincible bien qu'à bout de forces, tu lis tout dans ce regard fiévreux. Dès que le complexe hospitalier nous jugera remis de nos mésaventures, nous achèterons une voiture et nous nous lancerons ensemble dans un merveilleux voyage qui nous conduira vers notre vie. Nous rentrerons ensemble, en voiture, car le retour à la vie sera long et complexe et la vie d'avant nous sera impossible maintenant que nous savons, il nous faudra progresser lentement vers les contrées de nos premières années, il faudra réapprendre à les habiter, peut-être faudra-t-il y renoncer, choisir l'exil pour un nouveau départ, une terre vierge qui accueillera notre toute récente métamorphose.

Tu m'installes sur un tapis de mousse, arraches une banane à un régime, la pèles et me la tends. Je ne sais pas si j'ai faim mais la banane c'est bon pour l'effort, personne ne l'ignore. Je mange. C'est si réjouissant de penser que la nature nous vient en aide. Tu t'en prépares une mais au moment de croquer dedans tu tombes à genoux et tu vomis devant toi. Je gémis, voilà le seul soutien que je t'offre. Tu poses le front dans la mousse et peu à peu reprends ton souffle. La chaleur humide luit dans ton cou. Tu te relèves, tu vacilles il me semble, mais ce n'est pas dans tes plans. Tu me hisses vers toi, je crie car je commence à sentir la douleur, tu es prêt à frapper quiconque tenterait de nous arrêter alors je reprends courage, je me recale contre ta hanche et nous repartons sur nos trois jambes.

Dieu que ce jour est long.

Nous progressons.

De moins en moins vite.

La salive coule.

La lumière faiblit.

Nous peinons.

La batterie qui nous alimente s'est vidée. Notre batterie commune. Nous nous éteignons lentement. C'est bientôt la fin. Peut-être. Tu y penses autant que moi et nous nous sourions. Nous savons que nous accueillerons la fin ensemble, si elle vient, nous l'accueillerons ensemble, apaisés par notre rencontre, par les heures que nous venons de vivre ensemble, des heures belles, rachetant toutes les heures perdues, les heures froides, les heures inutiles, heures vécues dans l'absence de nous-mêmes, dans l'absence du monde.

Nous piétinons péniblement derrière un grand eucalyptus et c'est alors que quelqu'un nous aperçoit. Un sauveteur. Il crie, faites que cet homme soit un sauveteur, il accourt, j'ai peur, tout m'est hostile sauf toi. Je ferme les yeux. L'homme nous parle. Je ne comprends pas. Je sais encore qu'il existe différentes langues au monde dans lesquelles les peuples communiquent, mais cette langue-là je ne la comprends pas, elle m'est étrangère (mes parents, merde alors, j'ai oublié de prévenir mes parents, j'ai oublié de les appeler pour leur dire que je suis en vie, que j'ai survécu, que je vais à peu près bien pour l'instant, mes pauvres parents vont découvrir au *Five O'Clock News* qu'un avion s'est écrasé dans la forêt hostile, ma mère mordra son index en se penchant vers mon père, Ferguson Air, ça serait pas la compagnie... lui dira-t-elle, mais je crois bien que si, la coupera-t-il en ouvrant de grands yeux effarés et l'angoisse envahira le petit appartement de Cardiff, je ne sens pas mon téléphone dans la poche de mon pantalon en haillons, j'ai perdu mon téléphone, j'aurais dû ne rien leur dire, j'aurais dû partir incognito, ainsi glisseraient-ils sur l'info, pauvres gens quelle horreur, penseraient-ils, Malcolm et Gladys Feather, rassurés de ne pas en être, ainsi découvrirait-ils que j'ai survécu en même temps qu'ils découvrirait que j'avais pris place dans cette carlingue pourrie, mal réglée, mon père, ma mère, désormais je ne leur dirai plus ce que je fais ni où je vais, je ne leur dirai plus rien, ils découvriront le pire sans s'y attendre, ils ne perdront pas leur vieillesse à s'inquiéter pour moi), il faut prévenir mes parents monsieur le sauveteur, vous m'entendez ? Aucun son ne sort de ma bouche. Je crois qu'aucun son ne sortira plus de ma bouche. L'homme a posé une main sur mon

cou, il soutient ma tête, nous avons affaire à un sauveteur intelligent, il a compris que je ne peux rien comprendre de plus, je peux comprendre sa main sur mon cou, rien de plus, je peux lui faire confiance à partir de cette main, cet homme est un sauveteur, son job est de me sauver la vie, de te sauver toi aussi, Emmanuel, de sauver quiconque est encore viable dans cette pampa, je fais confiance à sa main, la deuxième inspecte ta plaie, Emmanuel, sur le sommet de ta tête. Je me serre contre toi, je ne veux pas qu'on nous sépare. D'autres types apparaissent entre les branches, d'autres mains glissent sur nous, je sens ton corps se relâcher, tu t'évanouis, tu te laisses tomber dans la gadoue, je me laisse tomber à côté de toi, j'empoigne ta ceinture, on ne nous séparera pas, je ne pense plus à rien, ma main broie ta ceinture, il faudra me couper le bras les gars, mais de nouvelles sensations attirent soudain mon attention, une piqûre, une bestiole potentiellement dangereuse a remonté ma manche, s'est posée à l'intérieur de mon coude gauche, près du pli, lâcherais-je ta ceinture pour chasser l'indésirable ? Je ne vais pas me faire avoir par un connard d'insecte après tout ce que je viens d'endurer, bordel, le vicieux moustique tropical a étalé un liquide frais sur ma chair sans défense et, sûr de son fait, cet enfoiré a planté son dard, je ne peux plus lâcher la ceinture, mes doigts se sont incrustés dans le cuir tressé, je vais mourir, c'est trop con, je m'en vais.

Domi ajuste la ceinture de son pantalon en écoutant les informations sur France Inter. Trois cent quarante-neuf personnes dont deux cent onze Français dont douze membres d'équipage ont péri lors du crash de leur Boeing reliant l'île de Wilobatina à Paris. Seuls quelques passagers ont survécu. L'angoisse saisit son ventre. C'est ma faute, comment ai-je pu laisser partir Emmanuel sur Ferguson Air, cette compagnie de merde. Domi ne veut pas croire que son vieil ami, son copain de lycée, a trouvé la mort dans ces terribles circonstances. Domi se concentre sur l'idiote intuition qui l'autorise à sentir qu'Emmanuel est en vie.

Camille allume la télévision et tombe sur le journal. Un appareil reliant l'île de Wilobatina à Paris s'est écrasé dans une forêt deux heures après le décollage. On ignore pour l'instant les causes de la catastrophe. On compterait une poignée de survivants. Camille et Emmanuel dansent un tango dans le jardin, fenêtres ouvertes, musique à fond, c'est le soir où ils vont faire l'amour pour la première fois, c'est l'été, quelques instants avant que les habits volent, dans la vie tout semble possible sauf le pire, Camille fredonne

avec le bandonéon, le sexe d'Emmanuel vient de frôler sa cuisse, le corps d'Emmanuel vient de s'incarner pour toujours aux yeux de Camille, son centre de gravité s'est déplacé. Encore une minute quinze de musique, puis la découverte, vingt-six mois de vie partagée et c'est la fin, la séparation, Camille qui plie bagage, Emmanuel qui broie du noir puis part en voyage, part faire le ménage dans sa tête.

Camille éteint le poste et sort car le téléphone d'Emmanuel ne répond pas, il faut attendre. Il faut attendre pour savoir si Emmanuel a embarqué dans cet avion, s'il est parti, s'il vit.

Je ne vois pas le plafond. Quelqu'un dort près de la fenêtre, le crâne emmailloté dans un pansement, où suis-je, tout est blanc, il fait presque nuit, je ne vois pas le plafond, le plafond est trop haut, y a-t-il un plafond, reposons-nous à ciel ouvert, quelle est cette pénombre qui mange les murs ? Il faudrait que je me lève. Je ne devrais pas rester là, dans ce lit. Tout va brûler à nouveau. Tout brûle toujours. Le feu naît et se saisit de tout. Je ne devrais pas me reposer. Le repos, un nuage de fumée qui dissimule la mort.

En attendant que mes questions trouvent une réponse, en patientant, en tuant le temps, j'observe mon voisin. C'est Cary Grant blessé à la tête, il est beau, son torse nu émerge des draps immaculés, un paisible souffle soulève le joli dessin de ses poils, il est vivant, une perfusion nourrit son bras, nous nous reposons dans une chambre d'hôpital, c'est toi Emmanuel, je ne connais pas encore ton nom mais je me souviens, l'avion qui pique, tournoie, les cris de mon voisin américain, oh my God, fuck, I don't wanna die, oh Christ no, les premiers blessés voltigeant au-dessus de nos têtes, ceux qui n'ont pas eu le temps de s'arrimer à leur siège en revenant des toilettes, les hôtesse qui circulaient dans les couloirs, les imprudents qui voyageaient ceinture non bouclée, assommés par

les coffres à bagages lors de la première em-
bardée, projetés ensuite de gauche et de droite
selon les caprices de l'appareil rendu ingouver-
nable, mon voisin martyrisant la médaille qui
pend autour de son cou, fuck no please, curieu-
sement je n'ai pas eu très peur et de toute façon
j'avais juré juste avant de quitter l'hôtel que ce
voyage était le dernier que j'effectuais dans un
pays du tiers-monde, voyage d'agrément s'entend,
deux semaines sur cette île de rêve ayant vu
croître en moi ce malaise, toujours le même lors-
que je suis en vacances chez les très très pauvres
et constate que toutes les rencontres, toutes les
relations sont teintées du rapport Nord/Sud,
fric/dénuement, les moteurs se sont arrêtés je
crois, l'un après l'autre, si j'y passe, me suis-je dit,
cela aura indéniablement été mon dernier voyage,
si je m'en sors, je tiendrai ma promesse, en atten-
dant reste calme Feather, inutile de t'agiter et de
vociférer, ceci est une catastrophe aérienne, fixe
ton attention sur ton corps qui devine que la
situation est critique, qui tremble de tous ses mem-
bres, voilà, respire, penche-toi, passe tes avant-
bras sous tes jambes et tiens-toi en position de
sécurité, la position décrite sur la brochure plas-
tifiée, c'est ta seule chance, il n'y en a plus
pour longtemps maintenant, tu as vécu presque
quarante ans, c'est déjà ça, c'était pas gagné
d'avance, tu as eu le temps de faire ton trou dans
l'âge adulte, tu n'as aucun regret, tu as même une
chance de te laisser aller en toute quiétude à cette
fatigue qui te prend souvent, sans prévenir, une fa-
tigue de vivre, tu vas bien voir ce que te réserve
la suite, tu entends les cris autour de toi, ton voi-
sin pleure sa mère, oh mama no, mama mama
help me, tu es d'accord pour la mort, d'accord
pour la vie, me disais-je pendant les longues

minutes qui précéderent notre brutal retour sur terre. Sous mes draps blancs, je renouvelle mon serment. Plus de vacances dans un pays du tiers monde. Fini.

J'ai mal, je sonne. La porte s'ouvre, une infirmière s'approche et me parle en anglais, enfin on parle ma langue, mes parents arrivent, ils atterrissent dans une heure, ils sont venus, Malcolm et Gladys Feather, assis dans un avion, bravant la peur pour voler à mon chevet, cher Malcolm et chère Gladys, j'aimerais demander à l'infirmière combien de survivants mais il faudrait parler. Je tends mon bras vers ton lit, je te regarde, elle comprend, me déplace, je roule vers toi, je te rejoins, Emmanuel, mon grand, mon bel Emmanuel, je saisis ta main. Ce que j'ai vécu s'enfonce en moi, lentement, déjà. Restera ce que j'ai vu et cette horrible odeur imprimée dans la chair de mes narines et dans ma mémoire et sur chaque tronc, branche, feuille de toutes les forêts, pour toujours : la chair humaine brûlée au kérosène.

Il faut vivre.
Je m'endors.

Gladys sent que je bouge. Malcolm pose son journal, se lève.

— Oh Lindsay...

— Ça va ?

Dis-je.

J'ai parlé. Je parle. Gladys opine, pleure. Malcolm s'approche.

— Bonjour honey, tu te sens bien ?

Je me retourne, tu es là, près de moi, tu dors.

— Ton camarade est dans le coma. Les médecins sont dans l'expectative.

— Comment s'appelle-t-il ?

— On sait pas. Colm, tu le sais, toi ?

— Non. C'est un Français.

Ce n'est pas encore le moment où je découvre ton prénom. Me revient la tête du steward posée sur le sac *duty-free*. Désormais, me dis-je, il me faudra faire l'effort de rester calme lors des visites de mes nouveaux compagnons les morts.

